nant un levier pour redéfinir le corps féminin. En quelques décennies, la grossesse bascule ainsi dans l'univers de la santé et Elsa Dorlin relie ce changement au renouveau de la Nation française: la figure de la santé féminine est vue comme un des signes et une des conditions de la politique nataliste menée en ce XVIII^e siècle. Les femmes sont dorénavant hiérarchisées entre elles et non plus seulement par rapport aux hommes. Un type physiologique sain apparaît, «celui de la bonne mère (...) [qui] fonctionne comme une norme à l'aune de laquelle l'ensemble des femmes seront jugées saines ou malsaines» (p. 124). On comprend alors que la mère joue un rôle fondamental dans la société coloniale de la deuxième moitié du XVIII^e siècle qui devient un creuset pour la formation d'une idéologie nationale. La Nation n'est plus définie comme le rassemblement de sujets hétérogènes mais comme la réunion des enfants d'une même mère – une mère saine, vigoureuse, blanche. Cette Mère devient la matrice de la race. La racialisation des catégories du politique a ainsi été mise en œuvre dans les colonies et a eu pour effet la racialisation de la souveraineté à la veille de la Révolution française à un moment où nationalité et citoyenneté s'élaboraient. *La matrice de la race, généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française* est donc un livre qui ne laisse pas indifférent parce qu'il propose des hypothèses neuves.

Nicole Edelman, Paris (F)

Esfeld, Michael: **Philosophie des sciences**. Une introduction. Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2006. XIII, 286 p. Fr. 45.–; € 29.50. ISBN 2-88074-731-7.

Le livre de *Philosophie des sciences* de Michael Esfeld se présente comme une introduction ou un manuel, et de fait il est d'une lisibilité et d'une maniabilité remarquables. Il se déploie en une suite de leçons vives et denses, qui articulent avec force des contenus de doctrines philosophiques, tout en puisant dans une très solide culture scientifique.

Dans la première partie intitulée «Epistémologie des sciences», il n'est presque pas question de l'histoire des sciences ni de leurs acquis les plus récents. L'auteur trouve son point de départ dans la tradition philosophique issue du Cercle de Vienne (ch. 2). Il rend compte, en un cheminement interne à l'histoire de cette tradition, du refus du dogme selon lequel l'expérience sensorielle est susceptible de départager nos théories – qu'il s'agisse de l'affirmation par Quine de l'impossibilité d'une démarcation entre propositions analytiques et propositions synthétiques (ch. 3), de l'idée défendue par Hanson de l'observation imprégnée de théorie (ch. 4), enfin de la conception de Kuhn d'une incommensurabilité des paradigmes (ch. 5). Il montre alors que le relativisme né de ces contestations peut être surmonté si l'on reconnaît que, par-delà la validité *locale* de l'incommensurabilité des théories, une description neutre de la base empirique est possible, qui permet de comparer les théories (58–60). Cependant, il plaide pour sa part en faveur d'une position plus forte, clairement réaliste, en se fondant sur la possibilité d'une reconstruction des concepts d'une théorie donnée dans une théorie plus objective (66–69).

Une fois acquise la portée réaliste de la réflexion sur les sciences, l'auteur aborde enfin les sciences elles-mêmes, dans une deuxième partie consacrée aux «fondements

de la métaphysique de la nature». De l'antique projet allemand d'une *Naturphilosophie* – avec lequel il renoue –, l'auteur ne dit pas un mot, préférant se concentrer sur les développements que la métaphysique des sciences a connus ces trente dernières années, essentiellement aux Etats-Unis. Armé de tels outils, il s'attache en particulier à décrire les bouleversements introduits par les théories restreinte et générale de la relativité (ch. 12–14) et la mécanique quantique (ch. 15–18) dans les conceptions classiques de l'espace, du temps et de la matière (ch. 11). Il montre d'abord que la théorie de la relativité fournit de bons arguments en faveur d'une métaphysique de processus et d'événements, comme l'avaient vu Russell et Quine (116–118). Puis il expose le défi que représente la mécanique quantique pour les principes, valables jusqu'à Einstein, de *localisation*, de *séparabilité* et d'*individualité* des systèmes physiques (140, 147). Selon l'auteur, la supposition par le physicien David Bohm de l'existence de variables cachées non locales et d'un potentiel quantique ne change rien à cette situation; elle apparaît plutôt comme une hypothèse *ad hoc* ne donnant pas lieu à plus de prédictions expérimentales que l'interprétation standard (154–157). Quatre chapitres de réflexion générale concluent ce mouvement par des analyses éclairantes sur la récente résurgence d'une métaphysique des dispositions ou des pouvoirs, qui permet l'instauration d'une théorie de la causalité nécessaire (contrairement à une métaphysique d'inspiration humienne comme celle de David Lewis, qui échoue à démontrer la possibilité de connexions nécessaires) et une pensée des lois comme survenant sur des dispositions (181, 193, 199).

Enfin, dans une troisième et dernière partie sur «La métaphysique de la nature et l'épistémologie des sciences: l'unité du monde et l'unité des sciences», l'auteur jette un pont entre les deux premiers moments de sa réflexion. Il analyse le rapport que les sciences entretiennent entre elles, compte tenu du rapport que chacune d'entre elles entretient au monde. L'auteur insiste notamment sur la légitimité de la réduction de toutes les sciences à la physique, du fait de son accès métaphysique privilégié à la nature (212–215). La thèse soutenue est celle d'un réductionnisme qui évite l'éliminativisme d'un Jaegwon Kim (240). Il est en effet démontré que les propriétés fonctionnelles non physiques sont réductibles, sans perte du point de vue de la théorie des sciences spéciales, à des propriétés physiques, à *condition* de considérer celles-ci comme des dispositions (244–246).

Cette *Philosophie des sciences* a beau se présenter comme une *Introduction*, elle n'en soutient pas moins des thèses originales et fortes – dans le cadre très particulier, il est vrai, d'une tradition «positiviste métaphysique», si l'on nous permet cette expression pour qualifier un auteur ayant renoué avec l'idée positiviste d'un progrès continu dans les sciences tout en assumant la portée métaphysique des thèses de la physique.

Frédéric Fruteau de Laclos, Paris (F)